

# La Fuite

*Hâte-toi de bien vivre  
et songe que chaque jour  
est à lui seul une vie.  
(Sénèque)*

## Claire

Ce matin, dans mon sommeil, j'ai entendu bouger dans l'appartement. Jissey prenait sa douche et j'ai senti une odeur de café flotter dans la chambre. Puis, la porte de l'entrée s'est refermée sans bruit. Je me suis rendormie quelques minutes plus tard. Je n'en pouvais plus de la fatigue accumulée depuis plusieurs jours.

A nouveau, le glissement du verrou. Il a dû oublier quelque chose ou il revient pour me dire bonjour et m'apporter des croissants. Sacré Jissey !

Horreur ! Je vois apparaître une furie blonde aux cheveux courts bien gonflés par de nombreuses séances chez le coiffeur, vêtue d'une veste claire et d'une jupe rouge de mauvais goût.

- Qu'est-ce que vous faites ici ? Dans son lit ? Foutez-moi le camp ! Dégagez !

Je suis embarrassée par la tournure que prennent les événements et j'essaie de me justifier, surtout pour protéger Jissey.

- J'ai juste demandé à Jissey de m'héberger cette nuit. C'est un ami, c'est tout !

Quoi dire de plus ! Mais j'ai affaire à une cruche qui ne me croit pas. Elle pense que j'ai couché avec lui. Je remarque qu'il a bien remis le canapé-lit à sa place habituelle. J'aurais sans doute pensé la même chose.

Avant que je puisse prononcer une seconde phrase, elle est déjà repartie en claquant la porte, laissant dans son sillage un parfum de grande qualité mais trop accentué sur la vanille.

J'aime pas.

C'est un vrai vaudeville ! Et dire que l'on voit ça au théâtre et on se demande où les auteurs vont trouver de telles situations ! Mais dans la vie courante, tout simplement !

J'aurais voulu faire connaissance avec Nadine d'une autre manière ! Bon début pour une rencontre ! Tant pis !

Je me suis sentie agresser par ses cris. Je n'aime pas la violence et la méchanceté. C'est ce qui me plaît dans Jissey : sa délicatesse, la gentillesse, son attention à mon égard.

Je vais me jeter sous la douche et laisser couler l'eau suffisamment longtemps pour éliminer le parfum de mon ennemie avant de me maquiller légèrement. Je bois

simplement un verre d'eau en guise de petit déjeuner. Rien ne serait passé. Et Jissey n'a pas de thé. Je retourne son invitation à déjeuner et je lui laisse un message pour lui dire que je pars. Et là, j'ai une hésitation. Dix secondes, immobile. Dois-je le laisser se débrouiller pour me retrouver ? Non ! On ne va quand même pas recommencer comme à Paris. Cette fois, j'ajoute l'adresse des Norton à Deauville.

Dehors, j'apprécie le soleil déjà bien haut qui inonde la prairie de sa clarté faisant apparaître des langues de brume qui découpent le paysage. La Coccinelle est toujours là, face à l'immeuble. Ça sent bon le tilleul par ici !

La route me plaît beaucoup. Conduire au milieu des arbres, comme à la campagne, me donne une impression de vacances. Je roule tranquillement, sans dépasser les quatre-vingt kilomètres à l'heure, car la VW n'apprécie pas la vitesse.

A Dives-sur-Mer, je commence à sentir l'odeur de la mer. Je m'arrête pour prendre de l'essence. Une femme traverse la piste pour venir me servir. J'en mets pour cinquante francs.

En remontant, je remarque une voiture bleue, stationnée au début de la station. Je crois qu'il s'agit d'une Peugeot 404. Elle est immobile et personne ne semble en descendre. C'est bizarre, mais il me semble que cette auto était déjà derrière moi depuis mon départ de Caen et me suivait déjà.

Je démarre doucement pour m'engager sur la départementale. La Coccinelle rugit de plaisir. Je pousse un peu l'accélération. Je traverse Villers-sur-Mer sans encombres. Peu de monde sur la route, nous sommes encore en période scolaire. La Peugeot est derrière moi à cent mètres. Nous roulons à la même vitesse. Elle ne s'approche pas. Je suis inquiète car je suis seule sur cette route de campagne. Il pourrait m'arriver n'importe quoi ! Je remarque que le chauffeur ne cherche pas à m'aborder. Je suis simplement filée. Peut-être la police ? Je ressemble sans doute à une fugitive. Non, il m'aurait déjà fait stopper pour le vérifier ! Mais pourquoi me suis-je enfuie comme ça de chez Jissey ? J'étais à l'abri chez lui. Et si cette idiote de Nadine ne m'avait pas surprise, je serais avec lui en train de déjeuner tranquillement à la Brasserie des Amis. Au lieu de ça, je suis sur la route avec une 404 derrière moi pour je ne sais quelle raison !

Maintenant, je regrette mon départ précipité.

Deauville. La Peugeot suit toujours la Coccinelle, à la même distance. Je viens d'avoir une idée sur la façon de la semer. Pas question de faire de la vitesse, elle est beaucoup plus puissante que la VW. Je vais devoir agir par ruse.

J'ai remarqué que le feu tricolore se trouvant à l'intersection avec l'avenue de la République et la rue latérale avait toujours le même temps de passage. En arrivant à ce carrefour, je ralentis pour laisser les véhicules devant moi franchir le croisement. Je m'arrête pile devant le feu orange. Je remarque la 404, en troisième position derrière moi. J'enclenche la première et, dès que le piéton lumineux s'allume rouge, je compte jusqu'à deux et démarre brusquement. La Volkswagen pousse un rugissement et patine à l'accélération agressive que je lui fais subir. Je me sens détendue, même dans cette circonstance. Dans le rétroviseur, je remarque que la seconde voiture est encore à l'arrêt.

Je remercie Henri Norton qui, un samedi après-midi, m'a emmenée sur le circuit de Montlhéry. Il m'a mise au volant d'une Alpine Renault. Lui s'est installé sur le siège du passager et m'a formée à la conduite rapide. J'ai approché les cent quatre-vingt kilomètres à l'heure, excitée par la vitesse. Puis il m'a appris à tourner autour des quilles de plastique, pour me familiariser à la maîtrise des dérapages. J'en ai assimilé plus ce jour-là que pendant les trois mois de cours de conduite. Alors, la poursuite dans les rues de Deauville me fait doucement rire. Ainsi, bien préparée, je n'ai pas peur, restant calme et concentrée.

Je m'arrête devant un portail que j'ouvre rapidement, y engouffre la Coccinelle et le referme. La voiture est cachée entre la Volvo des Norton et la haie de troènes dont la hauteur me dépasse largement. Je reste un moment immobile dissimulée derrière pour voir passer au ralenti, une minute plus tard, la Peugeot bleue avec deux hommes à l'intérieur. A travers le feuillage, j'aperçois le chauffeur portant une chemise blanche aux manches retroussées, les cheveux courts, comme une coupe militaire.

Un bruit me surprend :

- Que se passe-t-il Mimie, dit une voix derrière moi ?

Suzanne Norton vient d'ouvrir la porte du jardin. C'est ainsi que j'appelle cette ouverture donnant sur l'arrière de la maison, jadis utilisé comme potager mais qui est dorénavant relégué aux stationnements des voitures.

Suzanne est une femme de forte stature, à la fois grande, puisqu'elle me dépasse de près de vingt centimètres et aussi large. Brune dans sa jeunesse, elle se rend régulièrement chez sa coiffeuse pour conserver ce coloris. Des mèches grises nappent sa chevelure par endroits lui rappelant chaque matin devant la glace qu'elle approche de la soixantaine. Par contre,

son visage a conservé une allure poupin. Aucune ride n'est apparente. Je l'ai remarqué, plus particulièrement, le mois dernier, lors de mon retour d'Angleterre. Elle a des mains énormes qui ne m'ont jamais touchée pendant mon enfance. Aucune fessée, ni claques ; c'était mieux ainsi, car mon petit corps n'aurait pas supporté la force de ma nounou. Seules, sa voix et son autorité naturelle m'ont suffi à devenir une fille « bien élevée ». Au début, j'ai eu beaucoup de mal à vivre avec sa présence car elle me faisait penser à l'histoire de l'ogre. Elle devait être l'ogresse tant elle semblait immense auprès de ma taille d'enfant. Sous cette force de caractère se cache une douceur maternelle et je l'ai souvent ressentie. En quelques semaines, elle est devenue « *ma deuxième maman* ». Elle est toujours présente pour moi, toujours disponible. Au manoir, elle faisait également fonction de cuisinière. Elle a un don car ce qu'elle concocte est toujours merveilleux.

Je me jette dans ses bras, comme pour rechercher une protection. Moi, une fille de vingt-quatre ans ! Je suis toujours une gamine pour elle, toujours sa Mimie, comme elle m'a surnommée dès son arrivée. Ce diminutif est resté au fil des années et Suzanne et Henri ne m'appellent pas autrement. Lorsqu'ils m'emmenaient faire des achats dans les magasins, les commerçants croyaient que je m'appelais Michèle et j'entends encore les : « au revoir mademoiselle Michèle ». Je ne relevais jamais l'erreur car ça m'amusait.

Quand je suis dans ses bras, je me sens en sécurité, tellement bien protégée par cette femme imposante à qui rien ne peut arriver. Nous entrons dans la maison et je lui parle de mes suiveurs.

Henri arrive derrière Suzanne.

- Tu as des problèmes, Mimie ?

Henri a gardé son accent britannique et n'a jamais pu s'en défaire. Il roule les « r » et les prononcent comme des « oua » ou « oui ». Il n'est jamais habillé négligemment, rappelant à ces compatriotes que le costume anglais rend un homme svelte et le rajeunit. Aujourd'hui, il a opté pour une ensemble gris clair à fines rayures bleues. Sa chemise blanche est assortie avec une cravate bleu marine. Tout en lui reflète la bonne tenue outre-manche. Il a conservé la couleur naturelle de ses cheveux légèrement grisonnants qu'il peigne vers l'arrière, le sommet de son crâne semblant beaucoup moins garni que les côtés. Son visage n'affiche que de la bonhomie, du flegme, de la douceur même, ce qui est étonnant pour un homme de son apparence.

Avec Suzanne, il forme un couple qui se complète. Elle

semble être la tête et lui l'exécutant. J'ai la sensation qu'il laisse sa femme prendre le commandement pour ne pas se tromper dans son jugement. Il est plus sévère et lorsqu'il m'appelle « Claire » et non « Mimie », c'est qu'il est mécontent de moi et que je vais me faire sermonner.

L'intérieur de la maison est typiquement britannique, habillé de meubles en chêne foncé et parfumé d'une odeur de cire où je me sens bien. Le séjour s'ouvre, côté rue, sur une baie vitrée à trois panneaux qui apporte de la clarté jusqu'au fond de la cuisine située à l'opposé, côté jardin. En fait, la maison possède deux accès. L'entrée principale donne sur le salon et à l'arrière, le jardin, servant de parc de stationnement, sur une autre rue.

Une odeur de viande flotte dans la maison.

- Je prépare des grillades de porc farcies pour midi, déclare-t-elle en s'essuyant les mains avec le tablier blanc qu'elle a enfilé pour cuisiner.

Car contrairement à leurs compatriotes, ils ont fini par opter le rythme des repas français. En réalité, ma mère leur avait imposé pour maintenir à sa fille une certaine tradition française. Suzanne a, malgré cela, conservé le goût pour la cuisine anglaise et je me délecte des plats qu'elle prépare.

Suzanne œuvre dans la cuisine. Elle place des grillades en rouleaux en les maintenant attachées avec une fine ficelle et les fait revenir au beurre. Elle jette les carottes coupées en rondelles dans la poêle, y verse un bouillon de légumes préparé à l'avance et recouvre le tout. Elle règle le feu de la cuisinière avant de revenir dans le séjour.

Henri est déjà assis au bout de la table, près de moi. Suzanne se joint à nous. L'heure est grave, car ils savent que je cours un danger qui semble se renouveler depuis mon enlèvement en mai 1968. Suzanne rompt le silence :

- Je vais prévenir Londres pour demander les directives.

Je ne m'étonne plus de la bizarrerie des conversations entre Suzanne et Henri qui me concernent souvent. Ma nounou ne me donne jamais d'explications, me laissant volontairement en dehors de tous ces problèmes. Sans doute, pour me ménager et éviter de m'inquiéter.

Depuis ce matin, je n'ai bu qu'un verre d'eau et, humant l'odeur alléchante provenant de la cuisine, je me rends compte que j'ai faim. Vivement qu'on passe à table !

Ils se rendent dans la salle radio. Cette pièce ressemble à un bureau où se trouve du matériel de transmissions. Le poste à ondes courtes permet d'entrer en contact avec une autre personne située à Londres. L'antenne de cinq mètres, installée

sur une cheminée de la maison, atteste cette possibilité.

Suzanne reçoit par courrier les codes d'appels. En ce mois de juin 1972, Suzanne se nomme Madison et Londres, Charleston. Elle attend que midi sonne à la pendule Big-Ben, pendue dans le salon pour commencer à parler :

- Madison appelle Charleston, dit-elle en anglais.

Elle répète trois fois l'appel avant qu'une voix crin-crin sorte du haut-parleur :

- Charleston écoute Madison, dit la voix en anglais.

- Nous avons des problèmes de surveillance ennemie sur le papillon.

Les phrases sont codées : Papillon c'est moi. Une fois, je me suis fait appeler Clochette, une autre fois Cascade, ou encore Mélodie. Que des noms charmants !

- Rappelez dans vingt-quatre heures pour la réponse.

- Bien reçu, dit-elle en coupant la communication.

Mon ventre me tiraille et appelle au secours.

Elle me regarde dans les yeux et me sourit :

- Nous avons une journée devant nous avant de recevoir des instructions. D'abord, mettons-nous à table, les rouleaux sont sûrement cuits et j'ai faim comme un loup !

Traduction britannique de : j'ai une faim de loup, bien sûr !

\* \* \* \*